

L'assassinat de Philippe Henriot, le 28 juin 1944, par Pierre Audiat.

Philippe Henriot, qui haranguait les travailleurs en Allemagne lors du débarquement, est rentré précipitamment à Paris et s'est installé, rue de Solférino, au Ministère de l'Information et de la Propagande. Il multiplie ses appels à la lâcheté, ses encouragements à la bassesse. Pour lui, cette rencontre sanglante * sur notre sol ne nous concerne pas ; nous n'avons pas à nous en mêler. Les Français éclairés peuvent et même doivent aider les Allemands à chasser les « envahisseurs » qui sont venus troubler notre quiétude, mais que les autres, du moins, se gardent de bouger et de concourir à une prétendue libération ; ils risqueraient inutilement leur peau ...

Une impudence aussi grossière devait avoir sa juste récompense le 28 juin. Ce matin-là, à 6 heures, des autos s'arrêtèrent devant le Ministère de l'Information ; plusieurs hommes, dont quelques-uns portaient la tenue des miliciens, en descendirent ; en un clin d'œil ils se firent remettre les armes des agents de police et des gardes mobiles qui montaient la faction devant l'immeuble, puis ils gravirent l'escalier et allèrent frapper à la porte de la chambre où reposaient Philippe Henriot et sa femme. Sur l'annonce qu'il s'agissait d'une communication urgente, celui-ci entrouvrit la porte ; il fut aussitôt abattu à coups de revolver. Les meurtriers se retirèrent promptement et repartirent en automobile après avoir jeté les armes des gardiens dans la Seine. L'exécution avait duré en tout moins de dix minutes. Avec une rapidité extraordinaire, la nouvelle se répandit dans Paris. A 10 heures, il n'y avait personne qui ne la connût ; le sentiment général était « que ce n'était pas volé ». On admirait l'audace et la sûreté avec laquelle l'opération avait été conduite ; en plein Paris, à deux pas de l'ambassade allemande, au grand jour, un des plus actifs serviteurs de l'occupant était frappé dans son propre fief, l'heure de la justice sonnait pour les traîtres. L'émotion fut extrême dans le clan de la collaboration « : des articles « vengeurs » dénoncèrent les assassins infâmes qui s'étaient couverts de l'uniforme des miliciens pour approcher leur victime ; une prime de deux millions fut promise à ceux qui permettraient de découvrir les criminels ; les Parisiens furent invités à venir défilier devant le cadavre du « grand militant de la Révolution nationale et européenne », mais très peu répondirent à l'invitation. Enfin des obsèques solennelles avec exposition de catafalque et discours place de l'Hôtel-de-Ville rassemblèrent le troupeau inquiet des collaborateurs parisiens. L'affaire eut son épilogue le 15 juillet suivant ; trahi par un dénonciateur professionnel, l'un des exécuteurs fut attiré dans un guet-apens à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue de Gramont, et tué par des miliciens. La presse annonça que tous les assassins de Philippe Henriot avaient été pris et abattus ; les Parisiens restaient persuadés qu'il n'en était rien ; ils doutèrent même de la véracité d'une information qui était – partiellement – exacte.

(Audiat, 1946, pp272-273)

*le débarquement allié